

LES BATELIERS

D U NIÉMEN,

VAUDEVILLE EN UN ACTE, EN PROSE,

A L'OCCASION DE LA PAIX :

SUIVI D'UN DIVERTISSEMENT;

Par MM. MOREAU, FRANCIS et DÉSAUGIERS.

Représenté, GRATIS, pour la première fois, sur le théâtre des
Variétés du Panorama, le 14 août 1807.

—•••••—
PRIX : 24 SOUS.

DE L'IMPRIMERIE DE MORONVAL.

A PARIS,

CHEZ HENRY TARDIEU, Libraire, passage des Panoramas, n°. 12.

—
1807.

132261-B
Digitized by Google

PERSONNAGES.

ACTEURS.

PIERRE GAILLARD , maître charpentier		<i>M. Dubois.</i>
LISE sa fille		<i>Mlle. Cuisot.</i>
La mère RICOFF , vivandière de l'armée russe .		<i>Mme. Barroyer.</i>
La VALEUR , maréchal-des-logis français . . .		<i>M. Aubertin.</i>
Monsieur ROMNET , marchand de tisane . . .		<i>M. Brunet.</i>
La PERCHE . }	tous Bateliers, et fils de P. Gaillard	<i>M. Vauxdaré.</i>
L'AVIRON . . }		<i>M. Joly.</i>
La QUILLE . }		<i>M. Lefevre.</i>
La PLANCHE. }		<i>M. Liez.</i>
La RAMÉE. 1 }		<i>M. Cazot.</i>
THOMAS. 2 }		<i>M. Guibert.</i>
ROSE }	toutes Vivandières, et filles de la mère Ricoff.	<i>Mlle. Elomire.</i>
DELPHINE. . }		<i>Mlle. Linville.</i>
BÉATRIX. . . }		<i>Mme. Mengozzi.</i>
SPINÉTTA . . }		<i>Mme. Drouville.</i>
LISBETH . . . }		<i>Mlle. Flore.</i>
POLISKA . . . }		<i>Mlle. Mayeur.</i>

GARÇONS CHARPENTIERS.
UN RÉGIMENT DE FRANÇAIS.
UN RÉGIMENT DE COSAQUES.
PEUPLES DE DIFFÉRENS PAYS.

Le Théâtre représente une campagne. A la dernière Scène, la toile du fond se lève, et l'on apperçoit les bords du Niémen, le radeau, et la tente des deux Empereurs. *

* On trouve l'Ouverture et la Musique chez le même Libraire, et chez M. GILBERT, rue de la Vrillière, n°. 4.

LES BATELIERS

DU NIÉMEN.

SCENE I.

P. GAILLARD, GARÇONS CHARPENTIER.

PIERRE GAILLARD.

AIR : Du vaudeville des amours d'été.

C'EST assez d'travail comm'ça :
Vot' journée
Est terminée :
Et j'dis que d'ce travail-là
Dans le monde on parlera.
Mais, puisqu'avec vous l'matin,
Je partage
Mon ouvrage ,
Avec vous faut bien qu'enfin
Je partage aussi mon vin.

CHOEUR.

C'est assez , etc.

PIERRE GAILLARD.

Quand le radeau
Tout nouveau ,
Qu'j'ons fait sur l'eau ,
Verra ces rois valeureux
Trinquer tous deux ,

(2)

Tout fiers j'nous écrierons,
En voyant c'rapatriage :
C'est nous , chers compagnons,
Qui les réunissons.

CHŒUR.

C'est assez , etc.

PIERRE GAILLARD.

V'là une époque qui tiendra bien sa place dans l'histoire ;
et je dis que , pour des pauvres charpentiers comme nous ,
il est flatteur d'y avoir figuré pour quelque chose. C'est que
du plus petit au plus grand , gn'y a personne qui , dans une
pareille occasion , ne se fût trouvé honoré d'avoir mis la
main à l'œuvre. Eh ! parbleu , sans aller plus loin . . .

AIR : *Voilà bien ces lâches mortels.*

- » Simple ouvrier , fier conquérant ,
- » Modèle du prince et du sage ,
- » Amis , pourquoi Pierre-le-Grand
- » Ne peut-il juger notre ouvrage !
- » Si ce roi , qui fut charpentier ,
- » Portoit ancor le diadème ,
- » Pour le bonheur du monde entier ,
- » Il eût fait le radeau lui-même.

A la mémoire de ce grand homme , morbleu ! (*Il boit.*)

PREMIER CHARPENTIER.

Et à la paix du continent.

PIERRE GAILLARD.

Bien dit , mon garçon.

AIR : *Vive le vin , vive l'amour.*

Vive le vin , vive la paix ;
L'homme comblé de leurs bienfaits

(3)

Galment au destin se résigne.
Du plaisir l'ivresse est le signe :
La paix ramène le bonheur !
Aussi toujours, chez un peuple vainqueur,
L'olivier s'unit à la vigne.

(On boit.)

SCENE II.

LES PRÉCÉDENTS, ROBINET (*une fontaine
sur le dos.*)

ROBINET.

(Suite de l'air.)

Vive , vive l'coco.
Qu'est-ce qui veut d'la belle eau ?
J'en avons à gogo.
Au combat ,
Le soldat ,
Quand j'parais ,
N'a jamais
La bouch'sèche :
Car, en tout tems , eu tout lieu ,
J'crie aussitôt que j'vois l'feu ,
A la fraiche.

ENSEMBLE.

P. GAILLARD, les CHARPENTIERS.
Vive le vin , vive la paix !
etc.

ROBINET.
Vive , vive l'coco ?
etc.

P. GAILLARD.

Oh ! c'est monsieur Robinet...
2*

(4)

ROBINET.

Lui-même , père Gaillard ; toujours brûlant...

P. GAILLARD.

Comment ! avec une fontaine sur le dos ?

ROBINET.

Brûlant pour votre intéressante demoiselle , dont , par parenthèse , je venais...

P. GAILLARD.

Je vous entends ; nous allons parler de ça. (*Aux charpentiers :*) Ah ça ! camarades !

AIR : *Aimez-vous l'astrologie.*

Tout travail vaut un salaire.

I^{er}. CHARPENTIER.

J'n'en veux pas.

Les AUTRES.

Ni moi , ni moi , ni moi.

P. GAILLARD.

Vous refusez ? et pourquoi ?

Les CHARPENTIER.

L'honneur nous en fait la loi.

ROBINET.

V'la d'ces choses qu'on n'voit guères.

P. GAILLARD.

Prenez.

I^{er}. CHARPENTIER.

Non , ma foi.

Tous.

Ni moi , ni moi , ni moi.

(5)

P. GAILLARD.

Parlez-vous de bonne-foi ?

Tous.

Oui, morgué, de bonne foi.

P. GAILLARD.

Je vous devine, braves gens, et de votre part cela ne m'étonne pas.

AIR : ça n'devait pas finir par là.

Faut qu'chacun vive d'son métier,
Mais l'plaisir ne doit pas s'payer. (bis.)
L'radeau, qu'j'avons construit sur l'onde,
Va p'têt'fixer l'bonheur du monde.
C't'espoir consolant vous suffit !
Il n'vous faut pas d'autre profit.

Les CHARPENTIER.

Non vraiment :
L'seul paiment
Qui nous convienne,
C'est qu'la paix revienne.

Tous.

Faut qu'chacun vive d'son métier.
Mais, l'plaisir ne doit pas s'payer.

(*Ils sortent.*)

SCENE III.

P. GAILLARD, ROBINET.

P. GAILLARD.

Eh bien! M. Robinet, les voilà partis : à nous deux, maintenant. Que me voulez-vous?

ROBINET.

Ah ça! avant de vous parler, faut que j'vous dise une chose.

P. GAILLARD.

Dites, mon ami,

ROBINET.

Vous avez une fille, père Gaillard?

P. GAILLARD.

Oui, morguéne; et six garçons, qui font six fiers gaillards, et les meilleurs bateliers des environs.

ROBINET.

Laissons là ces messieurs. Je ne sais pas de quel œil vous voyez leurs passades continuelles, pour aller faire la cour aux vivandières de l'armée russe; mais, je sais ben que la mère Ricoff s'en plaint; et que si vous les laissez faire, ça pourra ben en venir à du vilain.

P. GAILLARD.

Bah! bah! la mère Ricoff est une luronne, qui s'est mariée je ne sais comben d'fois, et qui a eu des enfans dans tous

les pays ; mes garçons n'pouvaient pas mieux s'adresser pour avoir de quoi choisir. Mais, vous, qui parlez, je sais de vos fredaines à la suite des armées françaises : et l'on dit que vous couriez après toutes les belles.

ROBINET.

Sans pouvoir en attraper une seule.

AIR : *Vaudeville de l'Asthénie.*

A chaque siège, chaque jour,
J'disais, bon ; v'la qui les arrête :
J'ons l'tems d'filer l'parfait amour ;
Et d'faire, comme eux une conquête.
Mais, toujours, dès le lendemain,
Il falloit que je décamasse :
J'en étais à prendre la main,
Qu'ils avaient déjà pris la place.

D'ailleurs, je ne connoissais pas votre fille : mais depuis que je l'ai vue. . .

P. GAILLARD.

Je crois qu'on vous a encore gagné de vitesse.

ROBINET.

Comment ?

P. GAILLARD.

M'est avis que la place sera bientôt forcée de capituler.

ROBINET.

J'y porterai du secours ; je connais l'assiégeant : c'est un soldat français, qui est campé ici aux environs.

P. GAILLARD.

Oui, Lafrance, dit Lavaleur ; brave garçon, ma foi vrai boute-entrain.

ROBINET.

Vrai boute-feu, plutôt.

AIR : Du vaudeville de M. Guillaume;

Voilà la Valeur est un pilier d'taverne :
Et j'savons ben qu'ma fontain'lui déplaît.
Monsieur ne sort de la caserne,
Que pour courir au cabaret.
D'un tel rival j'craignons peu la poursuite :
Il connaîtra ce que je vauz.
Et Robinet n'a pour le mettre en fuite...

P. GAILLARD.

Qu'à lui tourner le dos.

ROBINET.

Et puis, songez donc, d'ailleurs, que c'est un Français,

P. GAILLARD.

Qu'il soit français, russe, allemand, espagnol, italien,
que m'importe?

ROBINET.

Ah! vous voilà bien avec vous, le premier venu en-
graine; tenez vous êtes un véritable....

P. GAILLARD.

Cosmopolite.

AIR : voyage qui voudra.

Je naquis sûr une chaloupe :
Elle me tint lieu de berceau.
J'eus en naissant le vent en poupe,
Et n'vis longtems que l'ciel et l'eau.
J'fus d'Europe en Afrique ;
D'Asie en Amérique.
J'connus tous les états,
Tous les climats.

(9)

Joyeux sur la terre et sur l'onde ;
En bon marin suivant
Le vent,
A Madrid galant,
A Rome indolent,
A Londres pensant,
A Paris dansant,
Des peuples que j'vis
Tour à tour je pris
Accent , usage , humeur , habits ..

ROBINET.

Ainsi , tout bien calculé , vous n'êtes de nulle part.

P. GAILLARD.

Le monde (bis)
Le monde est mon pays.

ROBINET.

En ce cas , vous avez de quoi vous promener sans sortir
de chez vous ; mais c'est égal , touchez là , père Gaillard.

P. GAILLARD.

Pourquoi donc ?

ROBINET.

C'est que votre histoire est tout juste la mienne : et vous
savez le proverbe : qui se ressemble s'assemble.

AIR : *Servantes , quittez vos paniers.*

De père et mère abandonné
Sur c'te machine ronde ,
Je n'sais pas trop si je suis né
Sur la terre , ou sur l'onde.
Personne n'peut répondre d'soi.
Mais , je n'puis être Anglais ma foi ,
Puisque la rivière , avec moi ,
Coule pour tout le monde.

SCENE IV.

P. GAILLARD , ROBINET , LISE ,

LISE (*une lettre à la main.*)

Mon père?... mon père , voici une lettre... .

P. GAILLARD.

Oh ! mon dieu ! comme tu cours ! c'est donc bien pressé ..

LISE.

Est-ce que vous ne voyez pas ?

P. GAILLARD.

Ah ! tu as reconnu l'écriture?... je ne suis plus surpris...

LISE.

Qu'est-ce qu'il vous marque donc , mon père?... .

ROBINET (*à part.*)

Allons : une lettre du Benjamin à moustaches.

LISE (*à son père.*)

Eh bien ?

P. GAILLARD (*lisant.*)

AIR : *Le port Mahon est près.*

« J'espère ce soir

» Même

» Pouvoir

» Revoir

» Les objets que j'aime.

(II)

P. GAILLARD ET LISE.

Ensemble. }

Ah ! quel plaisir extrême !

ROBINET.

Ah ! quelle peine extrême !

LISE.

Oui : mais lisez-vous bien ?

P. GAILLARD.

Il revient, (*ter.*)

(*lisant.*)

« De plus, mes chers amis,

» Sachez qu'en ce pays,

» Dans la dernière

» Affaire,

» Au champ d'honneur, on vient de me faire

» Maréchal...

LISE.

Quoi, mon père ?

Maréchal?... :

P. GAILLARD.

Des logis.

LISE.

Des logis !

ROBINET.

Cela fait un fier grade !

P. GAILLARD.

Oui, sans doute, puisqu'il est le prix du courage.

LISE.

J'étois bien sûre qu'il se ferait remarquer.

(12)

P. GAILLARD.

C'est qu'il a affaire à un homme à qui rien n'échappe.

LISE.

C'est bien vrai.

AIR : *Du partage de la richesse.*

Jaloux d'honorer la vaillance,
Son œil la suit dans tous les rangs :
Mais, comment, d'une récompense,
Payer tous les faits éclatans ?
Tant de droits à la renommée
S'obtiennent à chaque combat,
Qu'il compterait dans son armée
Vingt colonels pour un soldat.

P. GAILLARD.

Ah ça ! ma fille, je m'en rapporte à toi pour le bien recevoir, ce brave Lavaleur.

ROBINET.

C'est juste ; il ne faut pas qu'un maréchal-des-logis couche à la belle étoile.

LISE.

Mais, où le logerons-nous, mon père ?

P. GAILLARD.

Belle demande ? tu le sais mieux que moi.

AIR : *Quelque chemin que tu prennes.*

La Valeur, simple volontaire,
Lorsqu'il vint dans notre pays,
Avait pris l'enfant de Cythère
Pour son maréchal-des-logis :
Et c'commandant, qui favorise
Tous les soldats d'un régiment,
Lui donna, pour le cœur de Lise,
Un billet de logement.

LISE.

Eh bien ! croiriez-vous , mon père , que cela ne l'a pas empêché d'exercer des hostilités...

P. GAILLARD.

Et aurait-il déjà remporté quelques avantages ?

LISE.

Hélas ! oui , mon père.

ROBINET (*effrayé.*)

Ah ! mon Dieu !

LISE.

AIR : *Daignez m'épargner le reste.*

Bon soldat , amant bien épris ,
Il me tendit piège sur piège .
Un aveu fait , un baiser pris ,
Fut le premier butin du siège .
Puis , enhardi par le succès ,
Le vainqueur n'en fut que plus leste .
Comment arrêter ses progrès ?

P. GAILLARD (*à part.*)

Il est temps de faire la paix ,
Si je veux sauver le reste .

(*On entend une musique guerrière dans le lointain.*)

LISE.

Mon père ! mon père ! entendez-vous ? c'est un régiment français.

SCENE V.

LES MÊMES , LA VALEUR , UN RÉGIMENT.

(*le régiment défile.*)

P. GAILLARD.

AIR : *En tous pays* (du Panorama) : *ou allemande de Mozart.*

Braves guerriers ,
Dont les lauriers
Attestent la vaillance ;
Jeunes héros ,
Un doux repos
Doit payer vos
Travaux.
Si le destin
Daigne , à la fin ,
Combler notre espérance ;
Soldats français ,
A vos succès ,
Nous aurons dû la paix.

ROBINET (passant dans les rangs).

V'là l'coco :
A la fraîche : qui veut boire ?
V'là l'coco :
Qu'est-ce qui veut un verre d'eau ?
V'là l'coco : c'est du frais , j'm'en fais gloire :
V'là l'coco ,
Et du bon numéro.

LA VALEUR. (*entrant.*)

Plus de chagrin ;
C'est vous , enfin ,
Que je vois , que j'embrasse.

P. GAILLARD.

Toujours dispos.

LISE.

Toujours joyeux

LA VALEUR.

Et toujours amoureux.

P. GAILLARD.

De tes combats ,
Quand dans nos bras
L'amitié te délasse...

LA VALEUR.

Puisse l'amour ,
A mon retour ,
M'accueillir à son tour.

ROBINET (*apercevant la Valeur qui embrasse Lise.*)

Eh bien ! eh bien ! M. la Valeur.... Comment ! père Gaillard,
vous souffrez ça , et devant tant de monde , encore ?

P. GAILLARD.

Finirez-vous bientôt , M. Robinet ?

ROBINET. (*sa fontaine fuit.*)

Ça me pesait sur le cœur ; il faut que je m'épanche. C'est
que je n'ai pas peur , moi.

LA VALEUR.

Vous fuyez cependant , M. le marchand de tisane.

ROBINET (*referme son robinet.*)

Vous êtes bien heureux que je me retienne : et je vous apprendrai à respecter mon état.

LA VALEUR.

Il n'y en a pas que je respecte davantage.

ROBINET.

Pas de mauvaise plaisanterie , je vous prie ; prenez garde de m'échauffer les oreilles. C'est pourtant vous , père Gailard , qui m'exposez à ces avanies-là. — Quand je dis que vous m'exposez , c'est que vous ne m'exposez pas du tout parce que...

AIR : Tarare ponpon.

Lorsque , mal à propos ,
Un rival me chicane ,
S'il veut lever la canne ,
Je lui tourne le dos.
Ma fontaine frappée
Me garantit : ergo ,
Autant de coups d'épée.
Dans l'eau.

LA VALEUR.

Voilà de la bravoure.

ROBINET.

On en a quand on veut.

LA VALEUR.

Je crois que le drôle raisonne.

ROBINET.

Je ne dis rien , moi , Monsieur.

AIR : Tous les hommes sont bons.

Vive , vive l'coco , etc. (*il sort.*)

SCENE VI.

LES MEMES, EXCEPTÉ ROBINET.

P. GAILLARD.

Ah ça, mon garçon, je crois que depuis que tu nous as quittés, tu en as vu de belles ? hem ? et j'espère que tu nous raconteras toutes les victoires...

LA VALEUR.

Toutes les victoires ? ma foi, moi, je n'en vois qu'une.

P. GAILLARD.

Comment ? et la bataille d'Jéna, d'Eylan, de Magdebourg, de Stettin, Kœnisberg, Friedland... Que sais-je, moi ?

LA VALEUR.

AIR : *Du pas redoublé de l'infanterie.*

Braver fatigues et frimas,
Franchir fleuve et montagne,
Attaquer, vaincre à chaque pas,
Voilà notre campagne.
Et cette chaîne de succès,
Impossibles à croire,
N'a fait, des combats des Français
Qu'une longue victoire.

P. GAILLARD.

Vous aviez cependant affaire à forte partie et les Russes...

LA VALEUR.

Nous les avons vus d'assez près pour les connaître.

AIR : *Prenons d'abord l'air bien méchant.*

A leur bravoure , au champ d'honneur ,
Nous rendons tous un juste hommage ;
Et , s'ils ont eu moins de bonheur ,
Ils n'ont pas eu moins de courage.
Par les revers , même affermis ,
Leurs blessures leur étaient chères.
Faut-il qu'ils soient nos ennemis ,
Quand la gloire en a fait nos frères !

LISE.

Vous n'avez donc pas eu un moment de repos ?

LA VALEUR.

Du repos ! avec un chef infatigable.

AIR : *Du vaudeville de Frosins.*

Tout soldat partage l'ardeur
Dont sa grande ame est enflammée.
Il n'a l'aise par sa valeur
Que les voix de la renommée ,
Et tant de fois , jusqu'aujourd'hui ,
Il fit retentir sa trompette ,
Qu'un guerrier doit craindre , après lui ,
De la trouver muette.

P. GAILLARD.

On dirait qu'il a la victoire à ses ordres.

LA VALEUR.

Elle ne nous a pas encore abandonnés.

AIR : *Du vaudeville d'arlequin mustard.*

Pour célébrer l'anniversaire
D'un combat fameux à jamais ,
▲ Fridland , notre ardeur guerrière
Sut encor préparer la paix.
La victoire à d'autres rebelle ,
N'a jamais de rigueur pour nous ;
C'est une maîtresse fidelle ,
Toujours exacte au rendez-vous.

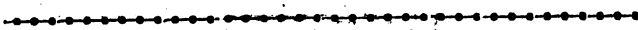
Mais il paraît , père Gaillard , que de votre côté , vous
n'avez pas perdu votre tems non plus.

P. GAILLARD.

Pouvais-je le consacrer à un travail plus utile et plus
glorieux?

AIR : *Aussitôt que la lumière.*

Ce radeau , sur qui se fonde
L'espoir d'une heureuse paix ,
Va peut-être voir dans l'onde
Nos maux s'éteindre à jamais.
Pour le Niémen , quelle gloire !
Partout on n'entend qu'un cri :
C'est le temple de mémoire
Sur le fleuve de l'oubli.



SCENE VII.

LES MÊMES , LA MÈRE RICOFF (*un broc à
la main.*)

La MÈRE RICOFF.

AIR : *Lon lan la landeriette.*

Pour assurer la victoire ,
J'vous mets les soldats en train :

Gaîment je leur verse à boire
En leur chantant un refrain :
Et pour qu'ils s'enivrent de gloire,
Moi, je les enivre de vin.

P. GAILLARD.

Eh ! dieu me pardonne, c'est la mère Ricoff : par quel
hasard sur cette rive ? — Une vivandière de l'armée russe
dans le camp des Français !

La Mère RICOFF.

Qu'a cela de si extraordinaire ?

Même air.

Tous les peuples de la terre,
Épris de ce jus divin,
De la bouteille et du verre,
Aiment le joyeux tin tin :
Ils ont beau se faire la guerre,
Ils ne font pas la guerre au vin.

LA VALEUR.

Vous avez raison.

La Mère RICOFF.

Revenons à ce qui m'amène. Quand on a des filles en
âge d'être mariées, il faut les établir.

LA VALEUR.

Bien dit.

La Mère RICOFF.

Je n'aime point à voir un amoureux rôder autour d'un
tendron sans rien finir. Les bonnes alliances sont conclues
sans tant de préliminaires.

AIR : *Tenez, moi, je suis un bon homme.*

Un amant auprès de sa belle,
Soupirait long-tems autrefois :
Et ; pour prendre une citadelle,
Souvent on attendait six mois.
Nous avons changé de manière,
Maint'nant ; c'est fini dans un jour :
Puisqu'on va plus vite à la guerre,
Faut aller plus vite en amour.

LISE.

C'est juste.

La Mère RICOFF.

Et, telle que vous me voyez, si j'avions barguigné comme ça, je ne nous verrions pas aujourd'hui à la tête de six jolies filles, qui me chérissent, oui-dà, et que j'n'aimons pas moins, quoiqu'elles me fassent ben epdêver.

P. GAILLARD.

Oh ! nous savons que c'est affaire à vous pour aller vite en besogne : et, dans tous les pays, vous avez donné des preuves de votre habileté.

La Mère RICOFF.

Ma fine oui, fallait-il pas que je suivisse notre homme dans tous les pays ? Aussi mes filles ne se ressemblent-elles pas.

AIR : *De Marianne.*

Paris de Rose est la patrie :
Ma Lisbeth naquit à Berlin :
Poliska naquit en Russie,
Spinetta naquit à Turin :
Londre à son tour
Donna le jour
A ma Delphine,
Et c'est la plus mutine.

Puis, à Cadix,
J'eus Béatrix ;
Or, toutes six
Sont de divers pays.
Plaise au ciel que bientôt l'jour brille,
Où tous ces peuples différens,
Ne front plus, comme mes enfans,
Qu'une même famille !

En attendant je voudrais savoir à quoi m'en tenir sur l'amour de vos garçons pour nos filles. — Un oui, ou un non ; et j'aurons bentôt mis fin aux passades continuelles de vos bateliers ; je leur interdrons not' cantine ; ils resteront sur leur bord, et nous sur le nôtre.

P. GAILLARD.

Allons, allons, mère Ricoff, un peu de patience.

La mère RICOFF.

Oui ; dites cela à mes filles : les v'fa ; vous verrez comme elles vous écouteront.

SCENE VIII.

LES MÊMES, LES VIVANDIÈRES.

TOUTES LES VIVANDIÈRES.

AIR : *Dépêchez, dépêchez-vous.*

Ah ! ma mère,
Dépêchez vous,
Apprenez au père
Que ses fils ont su nous plaire :

Ah ! ma mère ,

Dépêchez vous :

Nous les aimons toutes ; ils nous aiment tous.

Mariez , mariez , mariez-nous :

Pour l'honneur d'vos filles ,

Unissez vos deux familles.

Mariez , mariez , mariez-nous.

La mère RICOFF.

On vous mariera ; mais pour Dieu taisez-vous.

(*Au père Gaillard.*)

Vous les entendez : ce sont des lutins, dont je ne puis plus rien faire. (*Aux filles.*) Je viens de lui parler. C'est un entêté, dont je ne puis venir à bout. — Tâchez de lui faire entendre raison.

ROSE.

Nous la lui ferons plutôt perdre.

(*On lui donne un verre ; chaque fille apporte une bouteille ou un broc de vin , et en offre au père Gaillard ; il boit à la santé de chaque peuple.*)

P. GAILLARD.

AIR : *C'est le meilleur homme du monde.*

Mon œil admire à chaque pas

Les bienfaits du jus de la treille.

Ceux que séparent les climats

Sont rapprochés par la bouteille.

En bonn's'gens, ainsi qu'en bon vin ,

Puisque chaque pays abonde ,

J'bois, comme ami du genre humain ,

A la santé de tout le monde.

La VALEUR.

En ce cas, père Gaillard, quel est votre but en vous opposant ainsi au mariage de vos enfans?

P. GAILLARD.

Leur bonheur à tous. Je ne veux point que les désordres qui troublent le monde s'introduisent dans ma maison.

LISBETH.

Ne craignez donc pas cela, père Gaillard.

POLISKA.

Quant à moi...

AIR : du Vaudeville de l'Abbé Pèlerin.

Je brûlerai pour mon époux.

La mère RICOFF.

Elle est pourtant née en Russie.

BEATRIX.

Je n'aurai pas l'esprit jaloux.

La mère RICOFF.

L'Espagne est pourtant sa patrie.

ROSE.

J'aimerai sans légèreté.

La mère RICOFF.

Et cependant elle est française.

DELPHINE.

Je serai fidèle au traité.

La mère RICOFF.

Et cependant elle est anglaise.

La VALEUR.

Allons, père Gaillard, voilà qui doit vous décider.

SCENE IX.

LES MÊMES, LES SIX BATELIERS.

LES BATELIERS.

CHŒUR.

AIR: *Ier. chœur des Savoyards.*

Ah ! quel plaisir ! ah ! quel bonheur !
Et sur-tout quelle gloire !
J'espère qu'dans l'histoire
Je s'rons cités avec honneur. (*bis*)

P. GAILLARD.

Qu'avez-vous donc à chanter, à danser comme ça, vous autres ? vous v'là requinqués comme si vous étiez de noce !

La RAMÉE.

Sûrement qu'j'en sommes ; et d'une fière, encore.

L'AVIRON.

AIR. *J'ons un curé patriote.*

C'est nous qui men'rons, mon père,
Napoléon au radeau :
Et cet honneur-là, j'espère,
Va ben nous r'monter sur l'eau.

Comment n'pas s'en glorifier ?

C'est ben l'cas de s'écrier :

Batelier,

Charpentier ;

V'là maintenant l'plus beau métier.

Tous.

Batelier, etc.

P. GAILLARD.

Embrassez-moi, mes enfans.

Les BATELIERS.

Oui, mon père, embrassons-nous,

(Ils embrassent les vivandières.)

Les BATELIERS et les VIVANDIERES.

Reprise du cœur.

Ah ! quel plaisir, etc.

La Mère RICOFF.

Allons, il ne manquait plus que cela pour achever de tourner la tête à mes filles !

La VALEUR.

C'est qu'il y a de quoi.

P. GAILLARD.

Songez bien surtout, mes enfans, que c'est un peuple entier qui vous confie son père.

AIR : Tu ne vois pas, jeune impudent.

D'univers il veut le salut ;

Qu'une noble ardeur vous enflamme ;

Pour arriver à votre but,

Doublez et de force et de rame.

(27)

De lui , morbleu , prenez leçon ,
Notre attente n's'ra pas trompée ,
Si votre main tient l'aviron
Comme la sienne tient l'épée.

La PERCHE.

On peut s'en rapporter à nous.

La PLANCHE.

Il sera dans notre bachot comme dans son carosse.

THOMAS.

Et on verra que j'étais digne du choix qu'on a fait.

La QUILLE.

Oh ça ! faut convenir qu'il tient joliment le gouvernail.

L'AVIRON.

Et quoiqu'il soit le patron de la barque , il rame comme
le dernier des matelots.

La VALEUR.

AIR : du Vaudeville d'Angélique et Melcourt.

Il est son premier magistrat
Quand il faut venger l'innocence ,
Comme il est son premier soldat
Quand il faut défendre la France.
Et , dans ses généreux projets ,
Redoutant un conseil sinistre ,
Dès qu'il faut traiter de la paix ,
Il est son premier ministre.

THOMAS.

Aussi vous voyez comme ça va.

(28)

La VALEUR.

AIR : *J'aime ce mot de gentillesse.*

Tout cède à son heureuse étoile.
Par lui le vaisseau de l'état
Aujourd'hui vogue à pleine voile,
Et brille d'un nouvel éclair.
Son seul génie est la boussole,
Qui le fait maîtriser le sort ;
Et devant lui la gloire vole
Pour mener sa barque à bon port.

La RAMÉE.

Jarni ! pour compléter cette belle journée, mère Ricoff, vous savez ce qu'il nous faudrait..

La Mère RICOFF.

Pardi ! est-ce que je ne viens pas de parler à votre entêté de père ?

La PLANCHE.

Eh bien ! qu'est-ce qu'il a répondu ?...

La mère RICOFF.

Qu'il faut attendre ; que ce n'est pas pressé.

TOUTES LES VIVANDIÈRES.

Comment ! ce n'est pas pressé !

La Mère RICOFF.

Non : et qu'il ne veut rien faire avant la paix.

P. GAILLARD, *aux bateliers.*

Oui, mes enfans ; ramenez-nous la paix, et c'est une affaire conclue.

L'AVIRON.

Touchez là, mère Ricoff ; vos filles sont à nous. Z'itila

qui fait si bien la guerre, saura de même faire la paix : et, quand deux rois s'donnont la peine de venir com'ça au devant l'un de l'autre, au milieu d'une rivière. . . c'est signé. . . enfin, v'là mon idée à moi.

TOUS.

Il a raison.

P. GAILLARD.

Le ciel t'entende! mon ami.

La QUILLÉ.

AIR : *Eh! gai, gai, gai, etc.*

Eh! gai, gai, gai, ne craignons rien,
Leur peine
N's'ra pas vaine ;
Eh! gai, gai, gai, ne craignons rien,
Moi, j'dis qu'tout ira bien.

La VALEUR.

Notre chef, toujours juste,
Veut au nom de vainqueur,
Joindre le titre auguste
De pacificateur.

TOUS.

Eh! gai, gai, etc.

P. GAILLARD.

Si la paix, sans obstacle,
S'conclut sur ce radeau,
Il fallait ce miracle
Pour me faire aimer l'eau.

TOUS.

Eh! gai, gai, etc.

THOMAS.

Certain espoir , qui m'flatte,
Me dit, qu'avant un an ,
L'radeau d'viendra frégate ,
Et l'Niémen océan.

TOUS.

Eh ! gai , gai , etc.

La PLANCHE.

Les deux peupl's qui s'escriment
N's'ront pas long-tems fâchés ;
Deux guerriers qui s'estiment
Sont bientôt rapprochés.

TOUS.

Eh ! gai , gai , etc.

(On entend le canon)

La RAMÉE.

Amis , l'canon qui gronde ,
Nous appelle à not'bord :
Gaîment volons sur l'onde ,
Le bonheur est au port.

TOUS.

Eh ! gai , gai , etc.

L'AVIRON.

Ce belliqueux vacarme
Fait tressaillir le cœur.....
Ç'n'est plus l'canon d'alarme :
C'est l'signal du bonheur.

TOUS.

Eh ! gai , gai , etc.

*(Tout le monde sort , excepté
les vivandières...)*

SCENE X.

LISE, les VIVANDIERES.

LES VIVANDIERES.

AIR : *Viendras-tu pas, toi que mon cœur adore ?*

O douce Paix, fille de la Victoire !
Viens désarmer les enfans de la gloire :
Et, fermant enfin le temple de mémoire,
Vois tous les mortels
Au pied de tes autels.

SCENE XI.

LES VIVANDIERES, ROBINET.

ROBINET.

Eh bien ! eh bien ! mesdemoiselles, vous v'la ben tranquilles ; est-ce que vous dormez ? vous n'entendez donc pas l'canon qui ronfle ? Je crois que la journée sera joliment chaude ; aussi mes provisions sont faites en conséquence. Ah ! mademoiselle Lise, je vous trouve à propos, il faut que ce moment soit décisif.

LISE.

Il le sera aussi, M. Robinet.

ROBINET.

Oui, certainement, il le sera, mademoiselle; et l'on ne fera pas toujours fi de ma fontaine.

BÉATRIX.

C'est bon, c'est bon, M. Robinet; mais, puisque tous les garçons sont occupés par la ville, et qu'il n'y a que vous qui n'avez rien à faire, il faut que vous vous divertissiez.

ROBINET.

Comment? il faut que je vous divertisse? est-ce que vous me prenez pour un personnage divertissant?

SPINETTA.

Allons, allons M. Robinet; au moment de faire la paix, c'est ben l'cas de se réjouir. Il faut que vous nous chantiez une ronde à danser.

ROBINET.

Allons, je le veux bien. Justement il m'en revient une à l'esprit, dont je vous prie de saisir la moralité.

AIR : *C'est la petite Thérèse, ou C'est la fille à Simonnette.*

J'en contais à Mariane ;
En fuyant, la v'là qui m'dit :
Jamais un marchand d'tisanne
Ne me f'ra perdre l'esprit.

Bientôt, toute hors d'haleine,
Elle en revient au coco.

Il n'faut pas dire, *fontaine*,
Je n'boirai pas de ton eau.

L'per'Thomas, un jour de fête,
Se gausait de mon métier,
Et pour mieux s'monter la tête,
Court chez un gros cabar'tier,

Il s'en donne à tasse pleine ,
C'était la Seine en tonneau.
Il n'faut pas dire , *fontaine* ;
Je n'boirai pas de ton eau.

Ennemi du jus d'la treille ;
Un Turc arrive à Paris :
A l'aspect d'une bouteille ,
V'là qu'il jette les hauts cris !
On l'trouve , au bout d'une semaine ;
Iyre mort dans son caveau.
Il n'faut pas dire , *fontaine* ,
Je n'boirai pas de ton eau.

LISE.

Vous oubliez un couplet, M. Robinet.

Même Air.

La Russie avec la France ,
Semblait brouillée à jamais :
L'Russe avait juré d'avance
D'mourir ayant d'fair'la paix ;
Mais, malgré toute leur haine,
Les v'là sur l'même radeau.
Il n'faut pas dire , *fontaine* ,
Je n'boirai pas de ton eau.

SCENE XII.

LES MÊMES, la VALEUR, P. GAILLARD, la
Mère RICOFF.

La VALEUR.

AIR : *Pour animer nos chansons.*

Dancez, dancez, mes amis ;
C'est un jour de fête.

(34)

TOUS.

Dancez, }
Dansons, } mes amis,

La VALEUR.

La victoire a tout soumis,
Et la paix est faite.

TOUS.

La victoire, etc.

P. GAILLARD.

Du Niémen craignez les eaux,
Messieurs l's'insulaires.

TOUS.

Du Niémen, etc.

P. GAILLARD.

Car on sait qu'les p'tits ruisseaux
Font les grand'rivières.

TOUS.

Car on sait, etc.

La PLANCHE.

Puisqu'aujourd'hui, de bon cœur,
Chaque Emp'reur s'embrasse.

TOUS.

Puisqu'aujourd'hui, etc.

La PLANCHE.

Ma foi, c'què fait un Emp'reur,
Faut qu'tout l'momle l'fasse.

La mère RICOFF.

AIR : *Tout le long, le long de la rivière.*

Ah! le beau spectacle à mon gré!

J'm'en souviendrai

Tant que j'vivrai.

Tout la Pologne et toute la Prusse,

All'mand, Français, Italien, Russe,

Espagnol, Turc, et cætera,

J'crois qu'tous les peuples étaient là.

D'un seul coup d'œil, j'ons vu l'Europe entière

Tout le long, le long de la rivière.

P. GAILLARD.

Conte leur ça, la Valeur; tu t'en tireras mieux, toi qui as de l'éloquence.

La VALEUR.

Ma foi, c'est celle du cœur.

AIR : *Nous avions une terrasse.*

De tous les peuples du monde,

De toutes les cours,

Brille l'heureux concours;

Et le Niémen de son onde

Sembloit avoir suspendu le cours.

Bientôt le tems fuit; l'heure avance;

Chaque soldat, dans le silence,

Entre l'espérance

Et l'effroi,

D'un œil inquiet suit son roi...

Le sort va-t-il les exaucer,

Leurs maux vont-ils enfin cesser ?

Vont-ils se battre ou s'embrasser ?

Il brille enfin, le moment désiré,

Qui va fixer les destins de la terre;

Napoléon de sa gloire entouré

S'est élancé sur la barque légère.

Vers lui de la rive contraire ,
S'avance un monarque honoré.

Enfin , ils arrivent ;
Nos cœurs , qui les suivent ,
D'avance souscrivent
A tous leurs décrets ;
Mais , destins prospères,
Ces rois tutélaires
Se donnent en frères
Le baiser de paix.

TOUS.

Vive l'Empereur !

THOMAS.

AIR : *du Vaudeville du Roi et le Fermier*

Quel chemin nous venons de faire !
On doit tout croire désormais ,
Ce soir nous célébrons la paix ;
Ce matin nous faisons la guerre.
Avec un chef qui ne craint rien ,
Il n'est qu'un pas du mal au bien.

L'AVIRON.

AIR : *Du lendemain.*

Drès qu'j'ons vu les armées ,
Imitant leurs souverains ,
Par l'plaisir animées ,
S'emb. assen le verre en main ,
Je m'suis dit : jarni queu fêtes !
V'la donc la paix qui renaît :
Les trois rois n'font plus qu'trois têtes
Dans un bonnet.

ROBINET.

Messieurs , en réjouissance de la paix , permettez-moi
de vous offrir gratis...

LA VALEUR.

Air : *Mon père était pos.*

Morbleu ! perce-nous un tonneau ,
Nous boirons à plein verres :
Chez nous on fait avec de l'eau
De mauvaises affaires.
Il faut s'mal porter ,
Pour oser goûter
De tes tisanes fades.
Crois-moi , portes-les
Bien vite aux Anglais ,
Car ils sont bien malades.

Ah ça ! père Gaillard ! vous savez ce que vous nous
avez promis.

P. GAILLARD.

Air : *Que d'établissemens nouveaux.*

Mes amis , soyez satisfaits ,
Je suis fidèle à ma promesse :
Oui , le jour qui nous rend la paix
Doit couronner votre tendresse.

(*A la mère Ricoff*).

Nés en des climats différens ,
Puisqu'ils s'aiment d'ardeur égale ,
En mariant nos douze enfans ,
Nous faisons la paix générale.

BEATRIX.

Air : *Du vaudeville de Bastien et Bastienne.*

Bon , bon , n'faisons plus qu'un ,
Bateliers et vivandières ;
Bon , bon , n'faisons plus qu'un ,
Qu'entre nous tout soit commun.

T O U S .

Bon , bon , etc.

Nous débitons du vin vieux ;
Vous vivez sur les rivières ;
Mais, n'sait-on pas qu'en tous lieux,
L'vin et l'eau s'marient entr'eux.

T O U S.

Bon, bon, etc.

DELPHINE (*à la Valeur.*)

Peut-on, messieurs les Français,
Résister à vos manières ?
Comme moi, tous les Anglais
Tomberont dans vos filets.

T O U S.

Bon, bon, etc.

SPINETTA.

L'amour vogue le premier
Sur nos gondoles légères.
Comme lui sois bon voilier,
Tu seras mon gondolier.

T O U S.

Bon, bon, etc.

LISBETH.

Jamais à la walse, moi,
Je n'arrive des dernières ;
Mais je t'engage, ma foi,
De ne walsen qu'avec toi.

T O U S.

Bon, bon, etc.

POLISKA.

Français, Russe, au champ d'honneur,
S'embrassent comme des frères,
Mais ne va point, par erreur,
M'embrasser... comme une sœur.

(39)

T O U S.

Bon , bon , etc.

ROSE.

En France allons , mes amis ,
Oublier toutes les guerres :
Et soyons , même à Paris
En paix avec nos maris.

T O U S.

Bon , bon , etc.

(Ils sortent.)

DIVERTISSEMENT.

(Le théâtre change et représente le fleuve du Niémen. On aperçoit le radeau sur lequel s'est passée l'entrevue.)

PREMIÈRE ENTRÉE.

Tous les acteurs de la scène précédente.

La VALEUR.

AIR : *Quel bonheur, il a sa grâce* (du Déserteur.)

Contemplons l'auguste enceinte ,
Où deux Princes généreux
Ont , dans une douce étreinte ,
D'une amitié pure et sainte ,
A jamais serré les nœuds.

LISE.

Et toi , fleuve tutélaire ,
O Niémen , sois orgueilleux !
Sur ta rive solitaire ,
Mars dépose son tonnerre :
Et du flambeau de la guerre
Tu viens d'éteindre les feux.

T O U S.

Contemplons , etc.

La VALEUR.

AIR : Quand Biron voulut danser.

**Buvons, mes amis, buvons
A la paix que nous avons.**

TOUS.

Buvons, etc.

La VALEUR.

**Puisqu'aux champs de la victoire,
Nous fîmes assaut de gloire,
Prouvons qu'un soldat
Boit comme il se bat.**

TOUS.

Prouvons, etc.

La VALEUR.

**Avant qu'il an soit écoulé,
La France, au pas redoublé,**

TOUS.

Avant qu'il an, etc.

La VALEUR.

**Et la Russie et la Prusse,
L'accompagnant au pas russe,
Front marcher l'Anglais
Au pas de Calais.**

TOUS.

Front marcher, etc.

La VALEUR.

**L'arche, où Noé se sauva,
Quand le déluge arriva.**

TOUS.

L'arche où Noé, etc.

La VALEUR.

N'rait qu'un homme au naufrage
Ce jour en sauv'davantage:
Mettons de niveau
L'arche et le radeau.

T O U S.

Mettons, etc.

T O U S.

Buvons, mes amis, buvons
A la paix que nous avons.

DEUXIÈME ENTRÉE.

(On aperçoit deux barques sur le fleuve ; l'une portée des militaires Russes, et l'autre des femmes de l'autre rive.)

P. GAILLARD.

Air : Lon, lan, la, laissez-les passer.
Lon, lan, la, laissez-les passer
Ces militaires,
Nos frères ;
Dans nos bras j'pouvons les presser ;
Nos Emp'reurs viennent d's'embrasser,

T O U S.

Lon, lan, la, laissez-les passer, etc.

P. GAILLARD.

Lon, lan, la, laissez-les passer
Ces joyeuses
Voyageuses,
J'pouvons ben les faire danser,
Nos Emp'reurs viennent d's'embrasser.

T O U S.

Lon, lan, la, laissez-les passer, etc.

(Ils arr.vent sur la scène.)

P. GAILLARD.

AIR : *Ah ! qu'il est doux de vendanger.*

Ah ! qu'il est doux d'voir réunis
Des gens d'tous les pays.
Amenés ici par la paix ,
L'amitié nous rassemble :
Russes , Prussiens , Français ,
Peuvent trinquer ensemble.

VAUDEVILLE FINAL.

LA VALEUR.

Air : *De la Chasse du jeune Henri.*

Vive à jamais ,
Vive la paix ,
Et le héros qui nous la donne :
Son bras couronne
Nos souhaits.
Vive à jamais ,
Vive la paix.
Amis , dans le lointain ,
Entendez-vous l'airain
Qui tonne ?
Enfin ,
Ce bruit divin
Des combats annonce la fin.
Que le joyeux tambourin
Succède au tocsin
De Bellonne :
Aux jeux livrons-nous sans frein ,
Et n'ayons tous qu'un seul refrain.
Tous.
Vive à jamais , etc.

P. GAILLARD.

Par de nouveaux succès ,
Chaque jour le Français
M'étonne.

De ces braves soldats
Rien ne peut arrêter les pas :
Tous savent dans les combats
Mériter la même couronne ;
Mais pour ces heureux guerriers,
Où trouver assez de lauriers ?

Tous.

Vive à jamais , etc.

La Mère RICOFF.

Combien j'ai l'cœur joyeux
D'avoir réuni nos familles !
En nous comptant tous deux :
L'même jour va fair'quatorze heureux ;
Et puisqu'au gré d'mes souhaits ,
Je m'débarrassons d'mes six filles ,
Dans ma maison désormais
J'vas doublement avoir la paix.

Tous.

Vive à jamais , etc.

LISE, au Public.

A nos héros français ,
Nous offrons un trop faible hommage ;
Sans doute nos couplets
Célèbrent mal tant de hauts faits.
Mais , au retour de la paix ,
L'ivresse dicta cet ouvrage.
Puissiez-vous à l'applaudir ,
Trouver tous le même plaisir !
Chantons la paix ,
Heureux français ,
Du bonheur c'est le doux présage.
N'ayons qu'un refrain désormais ,
Vive à jamais ,
Vive la paix.

TABLEAU GÉNÉRAL.

FIN.